L'Abeille de la Nouvelle-Orléans
Bureaux : No 7 rue du Charondelet.

NOUVELLE-ORLEANS
DIMANCHE, 28 JUILLET 1889.

LA NOTION DE LA MORT CHEZ LES ANIMAUX.

Les bêtes ont-elles la notion de la mort ?

Les combats de taureaux à Paris.

L'intervention du préfet de police qui a voulu que dès un torréador Lagartijo se tuât les cornes pour cause d'immoralité de taureau, est diversement discutée par le public. Il y a des gens qui disent qu'en ne fait pas beaucoup plus de mal aux taureaux en les tuant à la fin d'une course qu'en leur coupant la gorge aux abattoirs ; que, d'autre part, la vue de ces combats est beaucoup trop esthétique pour paraître sanguinaire.

Je laisse de côté la question de savoir si les membres de la Société protectrice en particulier ont suffisamment consulté les intérêts matériels de l'intéressant d'y neglecter. Je voudrais seulement raisonner un peu sur ce point obscur : les bêtes, même les bêtes supérieures, ont-elles vraiment l'exacte notion de la mort ?

La psychologie des animaux est une science encore en enfance. Il est à croire qu'elle y demeurera toujours, puisqu'il est peu probable que jamais l'un d'entre eux défile en langue du bœuf laissé devisser par son genre autre chose que des désirs tout à fait instinctifs et rudimentaires.

Touchant ce point particulier, "la nation de la mort" dans la série animale, nous sommes réduits aux conjectures. Tous nous avons vu des animaux mourir. Pourtant, si un psychologiste psychologue s'adressait au public pour lui demander des récits exacts d'agonie d'animaux, croyez qu'on lui enverrait des renseignements tout à fait contradictoires. Chaque observateur mentirait, sans s'en douter, selon la pente de son individualité ou de sa zoophilie. Moi qui vous parle,—et je m'efforce d'être en cette occasion le témoin impartial,—j'ai été témoin de faits qui permettraient de tirer des conséquences nettement opposées.

Cette année même, je me trouvais à Anvers, en compagnie du poète Jean Lahor, que vous connaissez et que vous aimez. Nous nous étions arrêtés au jardin zoologique, en face de la cage des boas. Ce jardin d'Anvers n'est à comparer avec aucun autre établissement de même genre. Il dépasse en richesses le *zoological* de Londres. Au lieu donc du serpent poitrinaire, roulé dans des couvertures de laine que l'on nous fait voir au jardin des Plantes, nous avions sous les yeux—je n'ose pas dire des milliers, c'est pourtant l'impression que j'ai emportée—mais des centaines de boas enchevêtrés, emmêlés comme des câbles. De petites formes de lapins blancs, dodues et rendues comme des boules, jouaient innocemment à cache-cache dans cette compagnie redoutable. Ils enclaidaient les serpents, s'arrêtaient, couraient sur les échines au trot, les yeux ronds, le museau frétillant. Au-dessus volaient des colombes. Tout à coup nous vîmes un de ces câbles immobiles se dérouler. Lentement, avec la souplesse oscillante, élastique, d'un ballon balancé au bout d'une corde, quelque chose se souleva de terre, puis brusquement s'abattit sur un lapin qui trottinait à portée. La petite bête disparut en une seconde, engloutie et escamotée dans la manche d'un prestidigitateur. Alors tous ces commensaux de serpents s'étirèrent, s'éveillèrent. De toutes parts les gueules surgissaient, s'abaissaient, happant tantôt un lapin, tantôt une colombe. Celles-ci voletaient effarées, heurtant leurs têtes aux parois de la cage. Les serpents les attrapaient d'un geste de coupe, comme nous faisons d'une mouche, avec la main. Une d'elle, plus habile, cherchait à prolonger la lutte. Elle passait de branche en branche, s'abritait derrière le tronc. Subitement elle s'arrête immobile et comme hypnotisée. Du fond de la cage, vers elle, la tête haute, la gueule ouverte, avec des souplesses de cygne à la nage, un grand python s'avançait en rampant. Un instant l'oiseau regarda ces yeux brillants comme des escarboucles. Puis, sans plus chercher à fuir, tranquillement, l'oiseau se retourna sur la branche, *attendit la mort de chat.*

Beaucoup de femmes et d'enfants amassés contemplaient ce spectacle, poussaient des cris de joie. Jean Lahor me serra le bras et me dit :

—Le dieu Moloch !.

Et, comme je souriais, il reprit vivement :

—Ne plaisantez pas. C'est ici Carthage relevée. Tout à l'heure on vous a fait voir une pantomime dont le sujet est un assassinat, le crime de Prado ; puis, on vous a conduit dans un cabaret qui est un palais indien, où des éléphants supportent les voûtes sur leurs épaules ; ici pour l'amusement des bébés et des nourrices, les serpents avalent des colombes.

De fait, l'agonie du pauvre oiseau, sa disparition dans la gueule terrible du python excitait autour de nous un grand frisson de joie.

Au moment où cette colombe s'est retournée, continua Jean Lahor, avez-vous remarqué l'expression de son œil ? Elle a compris que la mort était inévitable, et avec cette résignation, cette philosophie des êtres qui sont plus près de la nature que nous, elle n'a pas cherché à fuir davantage. Seulement, son sacrifice fait, elle s'est un peu détournée pour ne pas voir arriver le supplice.

Jean Lahor a l'éloquence si persuasive que, quand il parle, je crois tout ce qu'il dit. Depuis, je me suis souvent qu'en sa qualité de parfait bouddhiste, il prête à toute créature, à tout objet, une parcelle de la pensée divine. Il se peut donc qu'il ait pris pour l'acceptation de la mort un mouvement qui indique tout au plus l'instinct d'échapper à une fascination désagréable.

Je serais tenté de croire que ce'st ainsi qu'il en va. C'est la conclusion d'une longue causerie que j'ai eue, la semaine dernière, avec une personne qui occupe une haute situation aux Abattoirs de la ville de Paris, et que vous connaissez en littérature sous le nom de Pouvcoin.

M. Pouvcoin a étudié l'agonie des bêtes en poète et en savant spécialiste. Il a une âme où les plus généreuses et les plus ouvertes à la pitié que je connaisse. Il a été longtemps tourmenté du problème que je vous soumets. Aujourd'hui sa conviction est faite. Il affirme, en spectateur attentif, ému, un peu triste cependant. Il nourrissant avec soin un moineau privilégié que, dans l'argot du lieu, on appelle un moineau. C'est d'ordinaire un orphelin que le taureau s'est pris sublimement de sympathie et qu'il a élevé. Ce moineau se met à la tête des troupeaux et les conduit directement à l'échaudoir. Il est, à la lettre, tout dévoué du cœur de son frère. (Je vous ferai remarquer en passant qu'il ne faut pas discuter au terme de moineau, par lequel j'ai désignée désignant, en langue politique, la commande de cellule qui les traînait et les mène à l'échafaud, une autre étymologie que cet usage très ancien donne les mœurs de la boucherie.) Donc, ce moineau a été le témoin d'incombrables égorgements ; il le sait, quand on veut prend pour vous coucher sur la claie, une fumaine rouge jaillit de la gauge et les petites s'agitent dans un frémissement terrible. Pourtant le jour où, après à tant et tombé en disgrâce, on l'amène à son tour au tueur, il ne résiste pas plus que les moutons.

On dira que le mouton est un animal d'intelligence médiocre ; le porc, qui lui est supérieur en raisonnement, n'agit pas d'autre sorte. Il a beau voir assommer ses frères avec un maillet, la gourmandise est, chez lui, plus vive que la crainte des coups. Au moment où l'on tranche la gorge, il s'avance sournoisement derrière le tueur pour boire à la source chaude du sang. Et cette imprudence précipite la mizote de son propre trépas.

Eaux, croyez-vous que, si le bœuf était averti par son flair du sort qui l'attend, il se laisserait mener à l'échaudoir docilement par la corde ? Le massacre qu'on met aujourd'hui sur les yeux de la bête pour lui éviter l'angoisse de voir se lever la cognée lui épargne toute épouvante. L'animal ne souffre guère que d'inquiétude.

M. Pouvcoin a très bien analysé cet état de l'âme bovine dans les lignes que vous allez lire. Je les détache d'un livre qu'il publiera un jour ou l'autre. C'est le récit du combat d'un taureau et d'un boucher, dont les abattoirs ont été récemment témoins :

"La bête superbe ! des taches noires, brunes, ovales, déchiquetées sur le fond rose transparent de la peau ;—un poil à ce point fin qu'on aurait dit du marbre vivant. Le dessous des ventre semblait du parca touché du soleil. Ses yeux ronds, parfois sanglants aux coins, commandaient la courbure de ses quadruples sourcils. Des sillons les séparaient ; la pluie y pouvait couler sans mouiller les paupières.

"Les pâturages du Cotentin l'avaient vu naître, fleurir peu à peu dans l'herbe et les voluptés de son sérail.

"Après les plaisirs, la condamnation à mort. On l'avait embarqué à la gare de Coutances, les cornes au fond de la wagon, le mufle à la fenêtre, et, étonné de cette étable ambulante, sans foin, sans eau, il avait vu défiler, étranglement, les prairies toutes pleines de vaches qu'il n'appellerait plus. Il n'était certes pas méchant, puisque le maréchal ne lui avait point passé un anneau à travers la cloison des narines. Mais, comme les vraies mâles, non querelleurs, il ne cherchait pas noise, ennemi seulement des contrariétés. Une vachère le menait en douceur comme par un fil, et elle le grafilait à l'endroit touffu du chignon, entre les cornes couchées, comme deux puissantes épieux. Lui, il la lécha avec amour quand elle lui apportait le pain. Et il aurait bien voulu vieillir ainsi dans la forme cotentine.

"On l'avait sevré deux jours en bouverie, afin de reposer sa viande, le patron l'avait marqué *de chasse*, c'est-à-dire *pour tuer*, sur les côtes gauches. Ce signe du patron est un ordre pour l'exécuteur. C'était son jour.

"Il fut facile de lui mettre le masque et de le faire sortir ; mais il recula tout à coup, quand il se sentit aveuglé par la lumière, dont quelques flèches traversaient les coutures du masque. C'était une sensation neuve pour lui, désagréable. Là-bas, chaque fois qu'il sortait de l'étable, à l'air, son regard allait avec friandise vers la verdure infinie des herbages. Un rude coup de bâton sur la jambe de derrière le fit avancer, puis, comme il hésitait, un second coup le meurtrit. Une ruade y répondit.

"—Allons ! ne te fâche pas, pacha, on va te montrer ton chemin.

"C'est qu'une fierté le prenait, lui qui n'avait jamais été battu. Et puis, ce n'étaient plus les doigts légers de la fermière qui trottaient sur son front, entre les buissons de ses poils, comme une petite bête caressante. Il entendait le gourdin frapper les dalles derrière lui, en même temps qu'une bride invisible le tirait par devant. A la fin, il s'impatienta. Et las de marcher à tâtons, par un caprice subit, il se prit à courir, entraînant son tueur, qui s'arcboutait pour le retourner. Un mur l'arrêta. Il changea de route ; mais une palissade tranchante lui balafra le mufle, pendant que la grêle des coups lui cassait presque les jarrets. Des tonnerres de Dieu ronlèrent :

"—Tu iras ! tu iras !

"De fait, il n'y allait point, comme s'il eut prévu la traîtrise de l'abattoir. Les valets, pressés d'en finir, commençaient à bouillir dans leur peau.

"—Hé, là-bas ! un peu d'aide !....

"Ils hélaient ainsi un grand voyou en longue blouse, un serge fait homme, aussi pâle qu'eux-mêmes ils étaient rouges dans leur tenue d'Albanais, la boîte à sept couteaux, les tabliers, les chaussons et les sabots ensanglantés. Pas fort, mais vieleur, il avait emmanché un clou au bout d'une gaule :

"—Attends voir ! ât-il d'une voix fêlée par les jurons de la nuit, lors du débarquement des bestiaux.

"La piqûre entra dans la viande, au gras des cuisses. Le taureau poussa un mugissement d'angoisse. Il prit le trot, au risque de se briser la tête. Assoupli le meneur, dans la crainte d'une chute, lâcha la bride, qui suffit en se tortillant comme une couleuvre.

"D'où, de toutes parts, les badauds accouraient avec le flair sensuel d'un accident probable.

"Ils criaient :

"—L'auront ! l'auront pas ! comme un mauvais aiguillon.

"Cependant le taureau cogna droit sur la muraille du bâtiment aux cuirs ; c'était un adversaire tenace celui-là, et sans reculade. Subitement la colère, une colère d'orage lui monta des ongleons jusqu'aux cornes. Dès qu'un bruit s'approchait de sa large oreille frémissante, il se jetait par là comme sur un agresseur. La foule grossissante haletait ; quelques femmes prenaient grand'peur et dans leur désir de voir, elles fuyaient en tournant la tête. Les plus hardis avaient déserté leurs échaudoirs et couraient à la rescousse.

"—Il faut le laisser se calmer ! hurlaient les uns.

"D'autres sollicitaient les gardes de Paris ; ils leur demandaient s'ils avaient des cartouches. Et ce n'était pas tout. L'animal allait s'enfévrer, gâter la viande. Quelques bonnes meurtrissures, et voilà 150 francs de jetés sur le canal !

"Le chevillard, acheteur de la bête, accourut tout essoufflé, les yeux hors de sa face apoplectique.

"—Ma laisser échapper un pacha plus doux qu'un mouton ! tes de demoiselles.

"L'un des valets, piqué au vif, s'avança par derrière, sur la pointe du pied, audacieusement. Il voulait couper net la jambe à ce fuyard fumant. Un coup formidable sonna, pareil au choc de bêliers qui cassent. Autant frapper sur une barre de fer que sur ce puissant frémur. A un sarcasti de douleur un surcroît de furie. Soufflant comme un enchaîné alerte et massif, il fila devant lui. Tantôt la mufle au flanc, tantôt le mufle en l'air, il cognait des remains vagues, ouverts d'immondices. Il s'arrêtait, cherchant qui dérancer. Son aiguillon, l'aveugle, s'éveille en lui ; à défaut du trone des chênes, il attaque les monceaux de pavés. Entre deux tas de briques qui tiennent son allure, il culbute, vraie avalanche de chair.

"A cet instant le tueur se précipite. Il a du muscle, de la jeunesse, de la confiance ; avec ça leste comme un cabri. Il saute de plonger son couteau, dans la grosse veine, à deux doigts de la trachée. Il s'approche en serrant pour tenter le coup : le taureau se dresse, le front découvert cette fois, les yeux agrandis par la vengeance ; la bride du meneur, prise dans un angle de pierre, a cheyné soudainement. Un cri sign d'effroi, cri de détresse et de pitié. La bête pèse sur l'homme de tout le poids de son cadavre.

"—Il y est, il y est ! crient des voix de tueur parts.

"On ne dit pas le mot de mort, mais il était dans toutes les pensées. Les spectateurs n'osaient plus bouger, l'épouvante les clouant sur place. Alors le taureau piétina sa victime, puis il en fit le tour, portant haut de façon triomphale, puis il se cambra superbe, avec indifférence, ruminant presque.

"A ce moment, trois soldats se détachèrent de la cohue, fusil en main, baïonnette au canon. Ils s'approchèrent à quarante mètres, ramenèrent plusieurs fois leur marchant. Un homme en pleura les suivait, le frère du mort. Dans le silence, on entendit un appel de douleur et d'espoir à la fois.

"Vive Rust, surtout, il n'est peut-être pas mort.

"Trois coups de feu retentirent. Le taureau allongea la tête, écarta les mâchoires, tira la langue et roula, les jambes agitées par l'agonie ; à l'instant même, la frère du mort en jeta sur lui et lui plongea son couteau jusqu'au manche dans l'avant-cœur.

"—Ah ! misérable ! ah ! scapula !

"Il est vouln que ce main, jusqu'à l'épaule, suivît le chemin du couteau.

"—Ah ! si j'avais eu, comme je l'aurais souhaité dans l'étable !

"Et tandis qu'on bon commençant le chevillard, plus congestionné que jamais, songe à la viande dépréciée et au cuir trouvé de trop du boutonnière,—un valet emporte sur son dos une inerte loque humaine qui pend blanc et blanche avec des rayures de sang."

HUGUES LE ROUX.

HISTOIRE NORMANDE.—Un cultivateur normand venait de mourir laissant sa femme, un cheval et un chien. Quelques instants avant sa mort, il avait fait venir sa femme et lui avait dit : "Tu vendras le cheval et tu donneras le montant de la vente à mes parents ; tu vendras le chien et tu garderas l'argent pour toi."

Huit jours après l'enterrement, la veuve conduit au marché les deux animaux. Tous les paysans s'arrêtent devant les écriteaux, où on lisait : "le cheval, cinq cents francs ; le cheval, cent francs ! Cette femme est folle !" disaient-on. Mais à tous les acheteurs, elle posait les mêmes conditions : pour avoir le cheval, il fallait acheter le chien d'abord. Cinq cents francs le chien, et le cheval pour cent sous. C'est à prendre ou à laisser. Un amateur s'émeute le marché paysanne, elle n'a rien comprendre. Quant à la ruade paysanne, elle n'a rien à faire avec son mari ; elle a gardé pour elle le prix du chien, cinq cents francs, et elle a donné cent sous à la famille du défunt.

Un provincial est allé déjeuner dans un grand restaurant.

"Seine franco, se dit-il en sortant, ce n'est pas trop cher."

Le lendemain on lui compte le même déjeuner dix huit francs, et le surlendemain vingt francs.

Il fait remarquer la chose au patron, qui lui répond après avoir examiné la note :

—La dernière seule est la bonne. Mais c'est moi qui souffrirai de l'erreur.

Un médecin avait prescrit un régime à un jeune gommeux :

—Et surtout, avait-il dit, un seul cigare après chaque repas.

Allant le visiter quelque temps après :

—Eh bien ! lui dit-il, comment vous trouvez-vous ? Vous ne commencez ?

—Très bien. Il n'y a que ce diable de cigare après le repas.... Vous comprenez, moi qui n'ai jamais fumé !

Champoireau a été invité à dîner chez de vieux amis.

Quelques instants avant de se mettre à table, le maître de maison le prend à part pour lui demander, sous quel ton, s'il veut d'abord se laver les mains.

—Inutile, se récrie Champoireau, puisque je vais les salir en mangeant.

Papa emmène Toto au Jardin des Plantes : c'est la première fois que le petit homme voit tant d'animaux réunis.

Il s'arrête devant le chameau :

—Tiens, les animaux qui ont aussi un polichinelle.

Un comble :

Le lendemain de la mort de sa femme, savez-vous ce que le vieux baron Remollot a imaginé, en signe de grand deuil ?

Il a fait cacheter de noir toutes les bouteilles de sa cave !

Un récidiviste rencontre la nuit un monsieur attardé et se met en devoir de le dévaliser.

—Mille pardons !

—Pardon, excuse, bourgeois. C'est que je voudrais me régénérer !

—!?

—Oui, donnez-moi votre montre, et je vous donnerai en échange rien qu'un coup de couteau, histoire d'aller à la Nouvelle, où l'on ne veut pas m'envoyer !

Mlle Toto à sa grande cousine, Mlle Stéphanie, dont la mère a des dents outrageusement sarifiées :

—Ta maman est bien riche ? dis.

—Qui t'a dit cela ?

—C'est moi qui l'ai vu ; elle a des bagues après les dents !

Entre fauteuils d'orchestre à l'Opéra :

—Pardon ! monsieur, je crois que vous êtes assis sur mon claque.

—En effet, veuillez m'excuser. Je ne sue plus assez jeune pour posséder des claques à cet endroit-là.

Dans un tripot.

Un rastaquoère taille une banque "rasoir", c'est la troisième fois qu'il abat neuf.

Un joueur décoré se lève et, gracieusement, saluant le banquier :

—Mes compliments, monsieur. Vous abattez comme Corneille.

Poésies des confidences.

—Ton mariage m'a un peu étonné, ma chère.

—Que veux-tu ! fin mari était tellement dévoué, il était si bête, si laid, si mal élevé, que nous l'avons tous cru très riche.

Vous Portez

Un droguiste connaît dans votre poche, avec une boîte des Pilules d'Ayer. Comme elles agissent directement sur l'estomac et les intestins, elles agissent indirectement sur chaque organe du corps. Quand l'estomac est dérangé, la tête affectée, la digestion déréglée, le sang s'appauvrit et vous devenez une victime facile de n'importe quelle maladie régnante. Mlle. M. E. Boyle, de Wilkesbarre, Pa., exprime toute la vérité en ces mots : "Je ne me sers d'autre médecine que de celle des Pilules d'Ayer. Elles sont tout ce que l'on peut avoir besoin et juste la chose pour épargner son argent dans les mémoires des médecins."

Voici un exemple

D'un Médecin

qui avait perdu sa pharmacie portative, mais qui ayant avec lui un flacon des Pilules d'Ayer, se trouve entièrement équipé.—Le Dr. J. Arzigan, de San Jose, Cal., écrit :

"Il y a trois ans, par le plus grand des hasards, je fus forcé, à vrai dire, de prescrire des Pilules d'Ayer pour plusieurs hommes malades parmi un parti d'ingénieurs dans les montagnes de la Sierra Nevada, ma pharmacie portative ayant été perdue en traversant un torrent. Je fus surpris et enchanté de l'action des Pilules, tellement, en vérité, que je fus amené à en faire un usage exclusif dans lesquels j'avais offrir en leur faveur."

Le Dr. John W. Brown, d'Oceana, W. Va., écrit : "J'ordonne des Pilules d'Ayer dans ma pratique, et les trouve excellentes. J'insiste pour leur usage général dans les familles."

Le Dr. T. E. Hastings, de Baltimore, Md., écrit : "Les Pilules d'Ayer convalescent et guérissent les maux pour lesquels elles sont désignées : une preuve excellente de leur efficacité. Elles sont le meilleur cathartique et le meilleur apéritif que l'on puisse se procurer."

Ayer's Pills,

Préparées par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., Etats-Unis. Vendues par tous les Pharmaciens.

BULLETIN FINANCIER.

Dimanche, 27 juillet 1889.

COMPTOIR D'ESCOMPTE (CLEARINGHOUSE) DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

	Banques.	Balances.
Jusqu'ici cette semaine	$704,047 00	$134,773 00
Même temps la semaine dernière	913,160 00	149,739 00

Mouvement comparatif des Clearinghouses et Balances de Banques.

MONNAIE — Demande. Vendeurs. 94 [illegible] 25 00, demande contre [illegible] 25 00 [illegible] 915 40 à 15 00 [illegible] 5,000 à 60, 25 [illegible] 5,000 à 30 [illegible] 5,000 à 60, 25 [illegible] 10 00, or [illegible] 5,000 [illegible] 5,000 à 60, 25 [illegible] 5,000 à 30